

quand les rigueurs du climat l'exigeaient, ils portaient une tunique fourrée, à laquelle ils ajoutaient quelques fois un manteau de peaux. Durant les quatre saisons de l'année, des "mitasses" couvraient leurs jambes, et des "mocassins" préservaient leurs pieds.

Les Hurons vivaient principalement de la chasse et de la pêche, dont ils conservaient le produit très longtemps en l'exposant à la fumée. Les champs qu'ils cultivaient étaient remplis de fèves de citrouilles et de blé d'Inde. C'était avec ce dernier qu'ils faisaient une bouillie, nommée "saganité," (1) qui était leur nourriture habituelle, quand le gibier et le poisson leur faisaient défaut.

C'était sur les femmes qui faisaient presque tous les travaux. Elles ensemençaient la terre, cueillaient la moisson, préparaient les repas et portaient même les vivres, dans les voyages. Les hommes faisaient la guerre, allaient à la chasse ou à la pêche, et confectionnaient les objets que nécessitaient leurs occupations. Ils se seraient crus déshonorés, s'ils avaient pris part aux soins domestiques.

Telle était, en 1648, la nation que les Jésuites, successeurs des Récollets, dans cette mission, évangélisaient depuis quatorze ans. Ils étaient dispersés, au nombre de seize, dans dix-huit villages que comptaient alors les Hurons. Un grand nombre de ces sauvages étaient déjà chrétiens. Le père Daniel, l'un des premiers apôtres de cette contrée, en avait, lui seul, converti sept à huit mille. La bourgade de St. Joseph, appelée Tenaustaya par les Indiens, était le théâtre des travaux héroïques de ce conquérant d'âmes, comme elle devait être celui de son martyr et de sa gloire.

Dans un essai, dont le but est de faire connaître les Hurons, l'on ne peut se dispenser de parler des hommes admirables qui leur enseignèrent les vérités du salut, tant l'histoire des uns est étroitement unie à celle des autres. Ils ne doivent pas être plus séparés dans notre mémoire qu'ils ne

(1) Les Indiens faisaient torréfier le maïs dans les cendres, le broyaient dans une auge au moyen d'une pierre, le passaient dans des sacs faits avec un fil provenant de l'écorce de "bois blanc," et le mettaient bouillir dans une chaudière avec ou sans viandes.

l'on été dans leurs dures épreuves. Quand les cruels Iroquois faisaient prisonniers les habitants d'un village, les missionnaires qu'ils y trouvaient n'étaient pas ceux qu'ils torturaient le moins. En rapportant des faits auxquels ceux-ci prirent part, et en décrivant un pays qu'ils arrosèrent de leur sang, n'oublions donc pas de leur rendre l'hommage qui leur est dû.

Jamais des hommes n'ont montré autant de foi active, d'abnégation et de courage que ceux qui prêchèrent la foi aux sauvages du Canada. Il abandonnaient tout : richesses, famille, patrie, pour venir leur annoncer la bonne-nouvelle et humaniser leurs mœurs sanguinaires. Des guerriers ont sacrifié leur vie à leur pays, mais c'était pour acquérir de la gloire ; des marchands ont faits de longs et périlleux voyages, mais c'était pour s'enrichir. L'intérêt personnel était le mobile de leurs actions. Les premiers missionnaires en Canada, au contraire, n'étaient nés que par le brûlant désir de travailler au bonheur d'autrui. Leur charité héroïque leur faisait traverser les mers et les déserts. Ils allaient planter l'étendard de la croix dans des lieux qui ne devaient être connus de leurs compatriotes que des siècles plus tard. Les palmes du martyre couronnaient le plus souvent ces dévoûments jusque-là sans exemple ; mais ils ne comptaient leur sang pour quelque chose qu'autant qu'il arrosait et faisait croître de riches moissons de chrétiens. D'autres missionnaires, saisis d'un saint enthousiasme, les remplaçaient aussitôt. Ceux-ci mouraient à leur tour, en exhalant, avec leur dernier soupir, une prière pour la conversion de leurs bourreaux. De savants Jésuites, obéissant à ce commandement du divin maître : "Enseignez toutes les nations," abandonnaient l'Europe, où leurs talents les faisaient briller. Ils venaient instruire, dans les déserts du Nouveau Monde, d'ignorants sauvages des vérités du salut. Ils y consumaient obscurément leur vie dans les travaux sublimes de l'apostolat, sans autre secours que la grâce de Dieu, sans autre récompense que l'approbation de leur conscience, sans autre bonheur que celui d'ouvrir le ciel à une âme.

ERASTE D'ORSONNENS.

(La suite au prochain numéro.)